

étend ensuite sur ce petit édifice son *baire*, c'est-à-dire une grande toile, dont on replie avec soin les extrémités par-dessous le matelas. C'est sous ces tombeaux, où l'on étouffe de chaleur, que l'on est obligé de se coucher. La première chose que l'on fait en mettant à terre, c'est de faire son *baire* en diligence: les maringouins ne permettent pas d'en user autrement. Si l'on pouvait coucher à découvert, on goûterait la fraîcheur de la nuit, on serait trop heureux. On est bien plus à plaindre quand on ne trouve point de cabanage: alors on amarre la pirogue à un arbre; si l'on trouve un embarras d'arbres, on fait chaudière dessus; si l'on n'en trouve point, on se couche sans souper, ou plutôt on ne soupe point, et l'on ne se couche point, on ne reste dans la même situation que pendant la journée, exposé pendant toute la nuit à la fureur des maringouins. Au reste, on appelle *embarras* un amas d'arbres flottans que le fleuve a déracinés, que son courant entraîne continuellement, et qui se trouvant arrêtés par un arbre qui a la racine en terre, ou par une langue de terre, s'accumulent les uns sur les autres, et forment des piles énormes; on en trouve qui fourniraient de bois votre bonne ville de Tours pendant trois hivers. Ces endroits sont difficiles et dangereux à passer. Il faut raser ces embarras, le courant y est rapide, et s'il pousse la pirogue contre ces arbres flottans, elle disparaît aussitôt, elle est abîmée dans les eaux sous l'embarras.

C'était aussi la saison des plus grandes chaleurs, qui augmentaient chaque jour; pendant tout le voyage, nous n'avons eu qu'un jour entier d'un temps couvert, toujours un soleil brûlant sur nos têtes, sans